LA LIBRAIRIE DU XXIe SIÈCLE

Collection
dirigée par Maurice Olender

Ida Vitale

Ni plus ni moins

TRADUCTION DE L'ESPAGNOL (URUGUAY)
PAR SILVIA BARON SUPERVIELLE
&
FRANÇOIS MASPERO

INTRODUCTION DE SILVIA BARON SUPERVIELLE

CET OUVRAGE A ÉTÉ PUBLIÉ AVEC LE SOUTIEN
DE LA MAISON DE L'AMÉRIQUE LATINE.

Éditions du Seuil

Je remercie Annie Morvan, éditrice au Seuil,
d'avoir rendu possible la publication de ce volume
dans « La Librairie du XXIe siècle ».
M. O.

Éditions originales :
La Luz de esta memoria (Montevideo, Ediciones La Galatea, 1949).
Palabra dada (Montevideo, Ediciones La Galatea, 1953, 1953).
Cada uno en su noche (Montevideo, Ediciones Alfa, 1960).
Oidor andante (Montevideo, Ediciones Arca, 1972).
Jardín de sílice (Caracas, Ediciones Monte Avila, 1980).
Parvo Reino (1984, in *Reducción del infinito*, Barcelone, Tusquets Editores, 2002).
Procura de lo imposible (Mexico, Fondo de cultura económica, 1998).
Nuevas Arenas (in *Reducción del infinito*, Barcelone, Tusquets Editores, 2002).
Trema (Valencia, Editorial Pre-Textos, 2005).
Mella y Criba (Valencia, Editorial Pre-Textos, 2010).
© Ida Vitale

ISBN : 978-2-02-130763-4

© Éditions du Seuil, mai 2016,
pour la traduction française

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Après avoir traduit la poésie d'Alvaro Mutis puis celle de César Vallejo, François Maspero avait entrepris de traduire Ida Vitale. La mort l'a surpris au cœur de ce travail.

Silvia Baron Supervielle a pris le relais. Elle a choisi et traduit la plupart des poèmes qui composent cette anthologie.

Ida Vitale a reçu en 2015 le prix Reina Sofía, qui est la plus haute distinction pour la poésie ibéro-américaine, consacrant ainsi la poète uruguayenne comme une des voix majeures de la poésie de langue espagnole.

Annie Morvan et François Vitrani

Introduction

La poésie appartient au mystère. Si celui-ci n'habite pas un livre, en prose ou en vers, ses traces s'estompent, les rythmes s'éteignent, les mots perdent leur sens. Je connaissais un peu la poésie d'Ida Vitale grâce à la *Poésie uruguayenne du XX^e^ siècle* publiée à Genève par les éditions Patiño-Unesco, et dont les traductions de Marilyne-Armande Renard sont remarquables. J'y avais lu aussi les poèmes de Delmira Agustini, María Eugenia Vaz Ferreira, Amanda Berenguer, Idea Vilariño, nées entre la fin du XIX^e^ et le début du XX^e^ siècle.

L'Uruguay est une terre de poètes, en particulier de poètes femmes, encore inconnues en France. C'est un pays d'écrivains admirables tels que Horacio Quiroga, Felisberto Hernández, Juan Carlos Onetti ou Mario Benedetti, et de peintres majeurs parmi lesquels Joaquín Torres García, Pedro Figari ou Roberto Castellanos. Petit par sa taille, l'Uruguay est grand par sa culture et ses artistes.

Selon le poète Hugo Achugar, dès la proclamation de son indépendance, les habitants comprirent que, parallèlement à son discours juridique, il fallait bâtir un discours qui dessinerait son imaginaire poétique. À la suite de la Constitution de 1830 parut le premier tome du *Parnaso oriental* de Luciano Lira, pierre fondamentale de la poésie nationale uruguayenne. Le pays avait érigé ses propres lois et son propre Parnasse. Hugo Achugar décrit ainsi ces naissances conjointes : « Parnasse et nation se tenaient par la main : le Parnasse était la nation et la nation le Parnasse. »

C'est peut-être pourquoi, singulièrement, en dépit des nombreux échanges littéraires entre l'Uruguay et l'Argentine

depuis le XIXe siècle, la littérature uruguayenne montre une forte spécificité. Malgré la présence inspiratrice de la France, son pouvoir créatif n'a subi aucune influence extérieure et conserve intacte la marque de son génie. Deux grands écrivains argentins, toutefois, ont établi des ponts importants avec les lettres de l'Uruguay : Jorge Luis Borges, dont la mère était uruguayenne, et Ezequiel Martínez Estrada.

Durant l'été 2015, mon ami François Vitrani m'a proposé de traduire les poèmes d'Ida Vitale et de poursuivre ainsi le travail initié par François Maspero interrompu par sa mort brutale. Comme je suis aussi uruguayenne par ma mère, mon cœur n'a fait qu'un bond et j'ai accepté à l'instant. Quelques jours plus tard, j'ai reçu une anthologie et deux recueils récents d'Ida Vitale publiés en Espagne. Dès les premières pages, j'ai senti que ces poèmes réclamaient une lecture lente, presque contemplative. En tout cas, une lecture différente de celle que je pratique habituellement. Ils étaient entourés de mystère. Au début, j'ai cru que je ne pourrais pas les traduire ; ils semblaient contenir toutes les traductions. Le mystère exprime la parole et le silence à sa façon. Je le percevais sans le déchiffrer, il naviguait entre les mots, les blancs, les pauses musicales. Je m'attardais sur une page, revenais en arrière, suivais les poèmes des yeux en survolant des paysages extérieurs et intérieurs.

Ida Vitale emploie des vocables qui surgissent à la vue de quelque chose et s'y accordent sur-le-champ. Ils ne nous arrivent pas de l'Espagne ni de l'Argentine, certainement de l'Uruguay mais, en premier, d'elle-même. Des mots inattendus, mi-oubliés, rarement employés et pourtant infiniment familiers et chers. Ils surgissent au milieu des nuages, du vent et des oiseaux de proie, marins ou migrateurs qui emportent les yeux et dessinent leur vol sur les papiers. On entend leurs cris lointains, les battements proches, les virevoltes, les arrêts ; ils planent, bifurquent, reculent, prennent soudain une direction opposée. Et les traits et les sons s'échangent comme dans le poème « Oiseau, commencement » :

Je poursuis cette partition
de violents battements,
inaudible,
cette moelle déboussolée
scandée au-dedans,
chant sans musique,
sans lèvres.
Chant.
Je peux chanter
dans le plus avisé,
atroce silence.
Je peux, je le découvre,
au milieu de mon vacarme,
ressembler à une plage muette
sans sons,
qui, suspendue, surveille
le cri permis d'un oiseau
qui appelle à l'amour
au fil du soir*.

Les fleurs sont nommées, principalement la rose, ainsi que les arbres, les papillons, les grillons, les jardins de l'enfance. Ida Vitale affectionne aussi les fenêtres, les escaliers, les villes. Dans l'air de la mémoire et de l'oubli qui les entoure, se pose le chant quiet. L'amour est présent même si elle décrit une autre situation, et elle s'interroge, se prend à témoin, entonne, sans mots, la mort. Sa voix est imprégnée de nostalgie. Le mystère vogue dans la nature, le ciel, le temps ; il est la vie même d'où jaillit une flamme violente comme dans le poème « On choisit » :

Décimée, desséchée,
coupée en plusieurs parties
comme les rêves,
je veux cependant
celle-ci, et non une autre façon
d'être vivante ;
celle-ci, et non une autre façon de mourir ;

* Voir *infra*, p. 57.

ce soubresaut,
et non plus l'habituel demi-sommeil.
Comme une ombre de soi-même
ou comme la flamme violente d'une allumette.
Il n'y a pas d'autre alternative
ni autre signe identifiant.
Pas d'autre mort.
Pas de plus grande vie*.

Peu à peu, parcourant doucement cette poésie, je me suis laissé enlever par un langage conçu par l'espace et tracé sur lui. Ida Vitale dit : « Le langage doit être au premier plan de la poésie ; le thème est là. C'est lui qui m'incite à l'écrire, la recherche de ce qui ne sera pas. » En imitant les oiseaux, les mots en vol se dépassent pour atterrir par-delà leurs ombres sur les blancs. À mesure que je réapprends à lire, je comprends mieux la raison pour laquelle je me tiens en suspens sur le paysage ; le mystère le rend présent, presque palpable, malgré ses scènes distinctes, enchaînées les unes aux autres. Et je me souviens des dernières phrases de John Milton dans *Le Paradis perdu* :

> Ils regardèrent derrière eux, et virent toute la partie orientale du paradis, naguère leur heureux séjour, ondulée par le brandon flambant : la porte était obstruée de figures redoutables et d'armes ardentes. Adam et Ève laissèrent tomber quelques naturelles larmes qu'ils essuyèrent vite. Le monde entier était devant eux pour y choisir le lieu de leur repos, et la Providence était leur guide. Main en main, à pas incertains et lents, ils prirent à travers Éden leur chemin solitaire.

Il est possible qu'Ida Vitale ait quitté la partie orientale du Paradis et que ses pas tracent une nouvelle voie sur le chemin. Le mystère qui s'en dégage est en exil. Limpide, d'une originalité absolue, il établit une distance sans frontières et à la fois une proximité incomparable. Quelquefois j'entends la voix de Borges rejoindre celle de Milton qu'il admirait, tous les deux aveugles et dictant à quelqu'un d'autre leurs paroles. Et je pense

* Voir *infra*, p. 61.

à eux, non pas à cause des thèmes, mais de cette écriture aiguisée, runique, abstraite qu'ils inscrivent tandis qu'ils racontent l'histoire solitaire de la mémoire. Borges aimait répéter : « Les mots sont des symboles magiques. » Il a dû reconnaître ces symboles dans les poèmes d'Ida Vitale :

> Même si tu dois traverser
> des forêts de temps,
> fouler tant de feuilles sèches
> sur le terreau de la mémoire,
> prends garde à ne pas être englouti
> par des fondrières soudainement creusées,
> cherche-toi dans la parenthèse
> comme dans des paroles en silence pour toujours*.

Les paroles ont-elles un sens ? Oui, parce que Ida Vitale est explicite : elle veut exprimer ce qu'elle écrit et pas autre chose. Non, parce qu'elles se déplacent selon la direction désirée par leurs ailes. Et avancent toujours plus loin dans l'espace, où souffle le vent voyageur, non pas afin de le cerner ou de le nommer, mais de l'ouvrir toujours davantage :

> Mais les itinéraires incertains
> se dispersent sans suivre un sens précis.
> Nous sommes redevenus nomades,
> sans les splendeurs du voyage
> ni direction au cœur du poème**.

Sa poésie est avant tout une écriture. Et l'écriture appartient à la peinture. Des signes et des traits tentent d'exprimer l'inexprimable. Ils se rapprochent du mystère dans une vision silencieuse. Les pinceaux glissent sur des panneaux de soie et, quelquefois, les signes sont tracés d'un même geste comme dans l'écriture chinoise. En Chine, depuis la dynastie Yuan (1278-1368), l'art de la peinture associe peinture, calligraphie et poésie.

* Voir *infra*, « Parenthèse, fragile abri », p. 129.
** Voir *infra*, « Obstacles lents », p. 151.

Le peintre Shitao écrit en 1710 : « La peinture constitue le sens même du poème, tandis que le poème est illumination qui gît au cœur de la peinture. » Peinture et lumière sont peut-être les véritables composantes de la poésie d'Ida Vitale.

La plupart de ses livres sont des anthologies. Elle a publié en 1992, aux éditions Arca, à Montevideo, sa poésie complète jusqu'à l'année 1980. Depuis lors elle a continué à écrire et à publier. Si bien que de nouvelles anthologies reprennent les poèmes des précédentes et en ajoutent d'autres. Nous avons fait un choix parmi ses nombreux recueils anciens ainsi que dans les deux recueils parus récemment en Espagne : *Trema* en 2005 et *Mella y Criba* en 2010. Sa ligne verticale, que serre et emporte le vent, ne change pas du début à la fin du voyage, bien qu'elle soit aussi traductrice du français, de l'italien, de l'anglais, critique littéraire, essayiste, et j'oublie certainement d'autres expressions de son œuvre. Mais tout au long, sa poésie demeure comme détachée de ses nombreux et différents travaux notables.

Ida Vitale est née en 1923 à Montevideo. Sa famille est d'ascendance italienne et elle a grandi parmi les livres dans une ambiance cosmopolite et cultivée comme c'était souvent le cas en Uruguay. Pourtant elle dit : « Je crois que je suis venue à la poésie comme attirée par le vide. » Plus tard, elle intègre la faculté de droit qu'elle quitte pour celle des lettres et humanités où elle est la disciple du poète et dramaturge républicain espagnol José Bergamín. Entre 1974 et 1985, à cause de la dictature militaire qui sévit dans son pays, elle s'exile au Mexique avec le poète Enrique Fierro. Son ami Octavio Paz lui demande de collaborer à sa célèbre revue *Vuelta*. Elle fonde le journal *Uno más uno*, enseigne au Colegio de México et travaille comme critique littéraire pour des journaux et des revues de plusieurs pays. Aujourd'hui, avec Enrique Fierro, elle réside à Austin, au Texas, où tous deux enseignent à l'Université.

Ida Vitale a trois langues en elle : l'espagnol, l'italien et le français qu'elle trace avec un fin pinceau d'encre noire. Un jour, alors que j'avais commencé la traduction de ses poèmes, elle me confia : « Moi je ne consulte que mon dictionnaire italien. » Sa

phrase me rappelle celle du poète argentin Juan Rodolfo Wilcock qui s'embarqua un jour pour l'Italie et se mit à écrire en italien simplement, expliqua-t-il, parce que « l'italien est plus proche du latin ». Dans *Voyages dans l'espace et voyages dans le temps*, Marguerite Yourcenar écrit : « Il semble y avoir chez l'homme comme chez l'oiseau un besoin de migration, une *vitale* nécessité de se sentir ailleurs. » Ailleurs, loin du Río de la Plata et à la fois au bord de ses rives, où le passé et le présent s'assemblent, des éclats tournent sans bruit sur une fenêtre, forme de l'origine, où se reflète le poème « Carrousel »* :

Le carrousel, chevaux de bois, le comment
s'appelait-il, manège, flamme
qui m'offrait un cerf, une calèche,
un cygne et un cheval révolté,
le prodige qui tournait si quiet,
qui trottait si quiet autour d'un air
d'orgue à manivelle et clochettes, air
qui ne frôlait pas la queue du cheval
doré et blanc, à grand danger,
danger de tomber en plein vol,
de tomber et de rester ainsi oubliée
du père, de descendre en un point éloigné
du point de la montée et me retrouver seule,
sans nuages ni vent dans les cheveux,
perdue, sans la délicieuse frayeur
de voler avec les mains accrochées
aux crins qui me lâchent et moi argile
dans le four de l'air qui récupère
sa forme quiète, forme de l'origine,
d'être seule et sans ailes.

S. B. S

* Voir *infra*, p. 203.

LA LUZ DE ESTA MEMORIA

LA LUMIÈRE DE CETTE MÉMOIRE

Traduction de Silvia Baron Supervielle

LA NOCHE, ESTA MORADA

E il naufragar m'è dolce in questo mare.
Leopardi

La noche, esta morada
donde el hombre se encuentra
y está solo,
a punto de morir y comenzar
a andar en aires otros.

El mundo va a perder nubes, caballos,
vacila,
se asombra,
se deshace,
cae como en los bordes del deseo
pero ya sin milagro.
Despacio la esperanza
viste su piel de olvido.
No veo más allá
de un nombre que he llamado
letra a beso a caricia
a rosa abierta a vuelo ciego a llanto.

Y como todo está desposeído,
todo con el pie justo
para tocar en tierra oscura,
el cielo vuelto un hueco sin voz
y sin orillas,
ya no soy yo la pobre,
medida entre mortales, melancólicos aires,
cuerpo cegado de luz o simple lágrima.
Lo que este mar, esta crecida sombra
va perdiendo,
viene a salvarse en mí,
nube siempre,
caballo azul,
eterno cielo.

LA NUIT, CETTE DEMEURE

E il naufragar m'è dolce in questo mare.
Leopardi

La nuit, cette demeure
où l'homme se trouve
et il est seul,
sur le point de mourir et de se mettre
à marcher par d'autres airs.

Le monde va perdre des nuages, des chevaux,
il vacille,
s'étonne,
se défait,
tombe comme aux bords du désir
mais déjà à l'écart du miracle.
L'espoir lentement
revêt sa peau d'oubli.
Je ne vois pas au-delà
d'un nom que j'ai appelé
lettre à baiser à caresse
à rose ouverte à vol aveugle à larmes.

Et comme tout est dépossédé,
tout d'un pied juste
afin de toucher la terre obscure,
le ciel devenu creux sans voix
et sans rivages,
je ne suis plus déjà la pauvre,
évaluée entre des airs mortels, mélancoliques,
corps aveuglé de lumière ou simple larme.
Ce que cette mer, cette ombre croissante
perd peu à peu
vient se sauver en moi,
nuage toujours,
cheval bleu,
ciel éternel.

ROSA INÚTIL

Hoy desde un viento triste,
sola como en el canto
he visto el aire abrirse
vanamente en preguntas.
La inútil rosa abierta
duerme para su muerte.
¿De quién la culpa?
¿A quién golpear el nombre?
No hay nueva piel para cantar en ella,
un país inocente donde hubiera nacido,
ni un agua de segura pureza.
Busca aire suyo el pétalo,
el no iniciado gesto,
la secreta alegría.
¿Al fin del esperar estará el humo,
donde una mano eterna
acaricia la rosa?

ROSE INUTILE

Aujourd'hui, dans un vent triste,
seule comme dans le chant,
j'ai vu l'air vainement
s'ouvrir en questions.
La rose inutile ouverte
dort en direction de sa mort.
À qui la faute ?
De qui frapper le nom ?
Il n'y a pas de peau nouvelle pour y chanter,
de pays innocent où je serais née,
ni une eau à la pureté certaine.
Le pétale cherche un air à lui,
le geste non amorcé,
la joie secrète.
Au bout de l'attente y aurait-il la fumée
où une main éternelle
caresse la rose ?

PRIMERO DUELE EL AIRE

Primero duele el aire
y un látigo de luz salpica
el rostro de mi infancia.
Ne he dejado de verlo sonreír
entre los ramos de preguntas.
Tantos pájaros fueron, tanta inútil tristeza,
tantos mapas azules, verdes, rosas,
tanta arena en el viento de las playas
vuelven cuando toco su frente
y se avecinan en la luz de hoy.

Todos están durmiendo para siempre,
durmiendo en un dormido paraje de mis venas
las sombras de este mundo,
ya criaturas de la muerte y mías.

D'ABORD BLESSE L'AIR

D'abord blesse l'air
et un fouet de lumière éclabousse
le visage de mon enfance.
Je n'ai pas cessé de le voir sourire
entre les bouquets de questions.
Il y eut tant d'oiseaux, tant de tristesse vaine,
tant de cartes bleues, vertes, roses,
tant de sable dans le vent des plages
qui reviennent quand je touche son front
et s'approchent dans la lumière d'aujourd'hui.

Ils dorment tous pour toujours,
dorment dans un parage endormi de mes veines
les ombres de ce monde,
déjà créatures de la mort et miennes.

PALABRA DADA

PAROLE DONNÉE

Traduction de Silvia Baron Supervielle

CANON

Ya todo ha sido dicho
y un resplandor de siglos
lo defiende del eco.
¿Cómo cantar el confuso perfume de la noche,
el otoño que crece en mi costado,
la amistad, los oficios,
el día de hoy,
hermoso y muerto para siempre,
o los pájaros calmos de los atardeceres?
¿Cómo decir de amor,
su indomable regreso cotidiano,
si a tantos, tantas veces,
han helado papeles, madrugadas?
¿Cómo encerrarlo en una cifra
nueva, extrema y mía,
bajo un nombre hasta ahora inadvertido,
y único y necesario?
Tanto haría falta la inocencia total,
como en la rosa,
que viene con su olor, sus destellos,
sus dormidos rocíos repetidos,
del centro de jardines vueltos polvo
y de nuevo innumerablemente levantados.

CANON

Tout a déjà été dit
et un flamboiement de siècles
le sauvegarde de l'écho.
Comment chanter le parfum confus de la nuit,
l'automne qui pousse à mes côtés,
l'amitié, les offices,
le jour présent
radieux et mort pour toujours,
ou les calmes oiseaux des crépuscules ?
Comment dire de l'amour
l'indomptable retour quotidien,
qui glace les papiers et les matins
de tant de gens, tant de fois ?
Comment l'enfermer dans un chiffre
neuf, extrême et mien,
sous un nom jusqu'ici non remarqué
et unique et indispensable ?
L'innocence totale serait si nécessaire
comme dans la rose,
qui vient avec son odeur, ses lueurs,
ses rosées dormantes répétées,
du centre des jardins devenus poussière
et sans fin encore redressés.

DÍA ACABADO

¡Qué verde el árbol,
el aire casi verde
y el pájaro,
cómo merece el verde
con su canto!
Un olor siemprevivo
invade el cuerpo.
¿Qué más otoño
puede dar el cielo?
¿Qué más cielo
este mundo de los hombres?
¿Y qué día será
más que lo es éste,
futuro ya y recuerdo?

JOUR ACHEVÉ

Que l'arbre est vert,
l'air presque vert
et l'oiseau
comme il mérite le vert
avec son chant !
Une odeur immortelle
s'empare du corps.
Quel autre automne
peut offrir le ciel ?
Quel autre ciel
ce monde des hommes ?
Et quel jour viendra
par-delà celui-ci,
déjà futur et souvenir ?

ENCUENTRO Y PÉRDIDA

Se va la tarde de hoy,
voy a perder las gracias ofrecidas.
La memoria entreabierta
señala una pradera fresca de tiempo antiguo
para por él hundirse,
para tornar por ella,
hacia la edad sin prisa ni cansancio,
despertarla, pedirle sus promesas,
recobrar mi alma dulce,
mi confianza,
el fuego aquel sin humo ni agonía.
Pero el atardecer llega
como lluvia total, a disolver
el tiempo en el que pude renacer
– o morir – hacia algo eterno.
Todo tiembla:
un último rayo de sol en las terrazas,
una isla de nube, un solo pájaro;
todo corre, se ordena, se concierta
en un signo preciso de abandono,
para apagar la fiesta aquí,
para ir más lejos,
a dar en otras manos las antorchas.
Todo estaba a mi alcance,
todo de pronto es nada.